

## Kaori Ito s'offre un pas de deux avec son père

Elle ne lui avait pas parlé pendant treize ans. La voilà qui converse régulièrement avec lui depuis 2012. Pour sa nouvelle pièce *Je danse parce que je me méfie des mots*, la chorégraphe japonaise Kaori Ito a invité son père, Hiroshi, à grimper sur scène avec elle pour rattraper leur long silence et le temps qui file en osant un pas de deux.

Ils sont tous les deux face à face. Lui, 67 ans, un swing de jeune homme et des humeurs de gamin accroché à une branche, se tient droit assis sur une chaise ; elle, 35 ans, en costume brodé vietnamien – lorsqu'elle est bronzée, on la croit originaire du Vietnam –, lui balance en voix off le flot de questions intimes et banales qu'elle retient depuis trop longtemps. « Pourquoi tu bois du café ? Pourquoi tu fumes ? Pourquoi quand tu travaillais comme gardien d'immeuble tu me cachais ton uniforme ? Pourquoi tu n'aimes pas mes copains ? Pourquoi tu écoutais de la musique grecque quand on était petits ?... ». « Il a été obligé d'y répondre, précise Kaori Ito. C'était la condition sine qua non pour faire ce spectacle ensemble. »

### Une page humaniste et émotionnelle

A l'affiche de la Ménagerie de verre, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris, *Je danse parce que je me méfie des mots* a clos, le 12 décembre, le festival Les Inaccoutumés. Depuis le 17 novembre, une dizaine de chorégraphes aussi différents que Raimund Hoghe ou Gaëlle Bourges y ont présenté leurs travaux récents. Moins conceptuelle que la plupart des artistes programmés, plus proche d'une famille de danse-théâtre où l'on retrouve au coude-à-coude James Thierrée, Alain Platel, Aurélien Bory et Denis Podalydès, Kaori Ito, passée par la danse classique dès l'âge de 5 ans, a imposé une page spectaculaire, humaniste et émotionnelle, dédiée à son père et à leur relation.

D'abord metteur en scène – « mais les acteurs ne comprenaient pas ce qu'il désirait d'eux » –, Hiroshi Ito est devenu sculpteur, comme la mère de Kaori. Un étrange objet de toile noire hérissé de pics et monté sur roulettes occupe d'ailleurs le plateau. Kaori, elle, a quitté son pays en 2003 pour tourner avec la compagnie de Philippe Decouflé. Depuis, elle a choisi de s'installer en France. En 2011, l'année du tsunami, celle dont le prénom, choisi par son grand-père maternel – « un moine devenu philosophe » –, signifie « femme » mais aussi « ça sent bon », est retournée chez elle. « Ma chambre était figée comme lorsque j'avais 20 ans, et dans le salon, il y avait des photos de moi partout comme dans un temple, raconte-t-elle. J'avais l'impression d'être une morte. »

### Des liens élimés

Ce court-circuit déclenche un désir de consolider les liens élimés avec sa famille et son pays en auscultant son identité d'expatriée loin des codes japonais. « On peut maintenant parler de tout avec mon père et de l'intime en particulier, on se touche alors qu'on ne se touche pas normalement au Japon, précise-t-elle. C'est très bizarre de le voir danser. Il est très sérieux et très fragile en même temps. En fait, comme je le dis dans la pièce, on se dit au revoir à travers ce spectacle, lentement et sûrement. »

Joyeusement aussi. Hiroshi est un furieux danseur qui met la gomme et s'amuse de se voir si en forme, si drôle aussi. Main dans la main avec Kaori, il dessine une nouvelle géographie de l'intime entre un père et sa fille. Avec ce spectacle-confiance, la chorégraphe a été élue par Les Mécènes de la danse, première association de spectateurs qui choisissent des artistes et des projets auxquels contribuer par des dons déductibles fiscalement. Son prochain solo, *Robot l'amour éternel*, sera donc en partie financé par cette collecte qui a déjà rapporté 6 000 euros, soit 85 % de la somme finale désirée. Création en 2017.